

Gilles Abier

UN JOUR  
IL M'ARRIVERA  
UN TRUC  
EXTRAORDINAIRE

LA JOIE DE LIRE  
ENCADRAGE

= ¶ =

J'ai toujours su qu'un jour il m'arriverait un truc extraordinaire. Depuis que je tiens debout, j'ai la conviction que je suis né pour accomplir un miracle. Ce n'est pas possible autrement. Sinon, comment expliquer la contradiction entre les rêves qui me dévorent et le corps dont je dispose.

À treize ans, j'en parais neuf. Dix, les jours où je pète la forme.

Je suis petit, mince et pâlot. Régulièrement, je dois rassurer la documentaliste du collègue, les parents de Matilde (ma meilleure amie), un éventuel chauffeur de bus de la ville, en leur certifiant que je vais bien. Non, je ne suis pas sur le point de m'évanouir. Oui, j'ai des cernes sous les yeux malgré huit heures de sommeil, la tête qui tourne quand je me lève trop vite, le souffle saccadé après une course d'une dizaine de mètres, mais c'est normal, je suis un garçon chétif. Qui sursaute au moindre cri, qui se méfie des gestes brusques. Le jour, j'aspire au calme, je me régale du tranquille. Alors que

la nuit, sur le point de m'endormir, j'improvise des aventures palpitantes.

Si je te racontais ce que j'ai déjà vécu !

Quand d'autres caressent une chienne, je dompte un tigre du Bengale. Pas un descendant de Mohan, le père de tous les tigres blancs captifs, bigleux, souffrant de scoliose et à moitié fou, à cause de consanguinité. Zébra, mon fauve à moi, a un pelage de neige immaculée, les rayures d'un charbon soutenu et le regard d'un cyan foudroyant. On s'est croisés en Inde, dans la forêt, durant une chasse à dos d'éléphants en compagnie d'un Maharadja. Il m'a tout de suite adopté...

Si en sport, je flippe sur la poutre, sous mes draps, je *slack* avec succès. Tu m'aurais vu dans les Alpes, en équilibre sur ma sangle tendue entre deux crêtes, le vide autour de moi. Quand je ne me tiens pas d'aplomb les bras en croix, à cent mètres de haut, Chamonix en contrebas, je dors au creux de mon hamac en toile de parachute, accroché dans les airs, à portée des nuages.

Seul, dans mon lit, au bord du sommeil, la force est là, l'audace me suit.

J'ai traversé la Manche à la nage. Les doigts dans le nez. Deux fois ! Je suis disque de platine. Prince de R&B. Tout le monde me *sample* ! La « Géraldine », une rose bleue que j'ai créée, qui porte le nom de ma mère,

est un succès en jardinerie. « Pouick Pouick », mon jeu de poussins assassins, est l'application numéro un des plateformes de téléchargements. Je suis classé national en judo, ma charlotte aux fraises a eu le premier prix de pâtisserie et des galeries d'art réputées s'arrachent mes illustrations.

Bon, en réalité, j'assiste à des cours de tai-chi en compagnie de vieux qui semblent dormir sur place. La charlotte, je l'engloutis plutôt que je la prépare. Il n'y a que pour mes dessins que je divague à moitié. Personne ne les veut parce que personne ne les connaît. Mais je griffonne dans un cahier, à longueur de journée, les péripéties inventées que je vis. C'est mon journal imaginaire en image.

— Tu ferais mieux de les vivre pour de vrai, me répète Matilde, chaque fois que je lui présente mes derniers exploits sur papier.

On a le même âge – si je fais moins, elle, elle fait plus. Aussi blonde que je suis brun. Aussi sportive que je suis frêle. Elle habite la maison d'à côté. Elle était du quartier depuis un moment quand ma mère et moi avons emménagé dans cette rue. À sept ans, je restais déjà des heures enfermée dans ma chambre à reproduire à la plume des photos que je déchirais dans des magazines. Peu importe où j'étais, au troisième étage d'un immeuble du

centre ville ou dans ce pavillon d'un quartier résidentiel en périphérie. À peine attablé à mon nouveau bureau que Matilde lançait des graviers sur ma fenêtre.

— Vas-y, Élias, passe par la gouttière !

C'était qui cette folle qui me suggérait d'escalader le toit, pour la retrouver au jardin ? Autant prendre la porte et emprunter l'escalier.

Et comment elle connaissait mon prénom ?

Elle m'a aussitôt effrayé. Tout en me fascinant.

— Les contraires s'attirent, me confiait ma mère quand je m'étonnais d'aimer Matilde.

Son énergie est étourdissante. Combien de fois je me suis accroché à son bras, sonné par son enthousiasme ! Matilde refuse le silence, elle ignore l'inaction. Quand elle n'a rien à dire, elle marmonne. Rien à accomplir, elle gigote. Je suis certain qu'elles sont deux dans son corps.

Très vite, je me suis interrogé sur ce qu'elle me trouvait. Je déclinai toutes ses propositions.

— Non, j'ai pas envie qu'on se mouille au tuyau d'arrosage.

— Non, ça ne me tente pas d'avaler un camembert entier.

— Non, j'irai pas tirer la langue au boucher.

Et chaque fois que je dis oui, comme cet après-midi, je le regrette !

Elle m'attrape une fois sur dix. Je la soupçonne désormais de me proposer neuf idées bidon, totalement loufoques, assurée de mon désaccord, avant de m'attirer dans ses filets avec le vrai délire qu'elle souhaite partager.

— Jamais de la vie je me pends au bout d'un élastique !

— Viens au moins me voir me jeter dans le vide. Ta mère est d'accord. Mes parents lui ont demandé. Ils ont pris leur après-midi. Allez, c'est le cadeau pour ma fête que j'utilise enfin, tu peux pas louper ça !

J'ai vomi. C'est elle qui a plongé du pont mais c'est moi qui ai dégueulé sur le parapet. Super mercredi après-midi ! Sa mère ne lui a rien raconté de mes déboires. Je ne crois même pas qu'elle s'en soit aperçue, occupée à photographier sa fille du bord, tandis que son mari la filmait depuis le lit asséché de la rivière. Dans la voiture, Matilde pianotait comme une furie sur son téléphone à la recherche d'endroits plus hauts, d'élastiques plus longs. Ce saut lui avait ouvert l'appétit. Moi, j'avais encore l'estomac barbouillé.

Matilde a raison. Je ne peux pas vivre que dans ma tête. Si je suis persuadé d'avoir un destin exceptionnel, il faut au moins que je m'y prépare. Déjà physiquement. Que je développe mon endurance.

Je ne suis pas seul ce soir à la maison. Ma mère, qui supervise une boutique de téléphones portables, est sortie

se délasser à son cours de couture. Mais son nouvel ami, Franck, qui a emménagé chez nous le mois dernier, dort dans leur chambre. Comme il se lève à quatre heures du matin pour se rendre à l'hôpital où il officie en tant qu'infirmier, il s'est couché après le dîner. J'ai pour consigne d'être le plus discret possible. En même temps, je suis le seigneur du silence. C'est comme exiger d'une flamme de brûler, d'un caramel de coller aux dents ou d'un escargot de baver. Ça va de soi !

En attendant le retour de ma mère, je décide d'utiliser la corde à sauter que m'a offerte Matilde.

— Commence par t'entraîner cinq minutes par jour. Puis augmente petit à petit.

— T'en es à combien, toi ?

J'aurais pas dû poser la question.

— Une demi-heure, parfois une heure. Ça me détend.

J'essaie de déplacer mon lit le plus lentement possible, évitant les couinements intempestifs du vieux sommier métallique. Je le plaque contre le mur, après avoir poussé ma table de chevet. J'ai besoin d'espace.

— Branche-toi de la musique, m'a conseillé Matilde. Ça aide.

Mon MP3 dans la poche, le casque calé sur les oreilles, je me lance.

Il est pile 21h30. Promis, je tiens jusqu'à 35. J'espère que

le son sourd de mes sauts n'atteint pas la pièce d'à côté. En chaussettes, je rebondis prestement sur la moquette. Je suis léger. Si léger que je ne me vois pas me rapprocher de mon bureau. Sans prévenir, la corde emporte ma lampe articulée qui valdingue contre le mur. Je m'arrête aussitôt, le corps aux aguets.

On dirait que le lit de ma mère a grincé.

Mince, je crois que je l'ai réveillé...



= 2 =

— Pourquoi tu as les yeux rouges ? Tu as pleuré ?

Et voilà, ça recommence ! Ma mère ne peut pas s'en empêcher. Si je renifle, elle croit que j'ai une pneumonie. Si j'ai mal au cœur, un début de crise cardiaque. Impossible de tousser sans qu'elle imagine que j'ai contracté la tuberculose.

Elle me materne trop, d'après Franck.

Il a raison. Je ne suis plus le bambin maladif d'origine ! Elle me voit encore dans la couveuse. J'ai grossi depuis. J'ai grandi aussi. Je tiens debout sans son aide. OK, c'est vrai, au début, j'étais décalé. J'avais beau être né avec deux mois d'avance, j'ai tout fait avec retard : m'asseoir seul, me mettre à quatre pattes, marcher. Mais, aujourd'hui, personne n'est en mesure de distinguer que je suis un prématuré. Même si j'ai grandi plus lentement que les autres, un peu moins haut que prévu, je n'ai pas de problème de motricité, aucun déficit intellectuel. Au contraire, je trouve que ça carbure trop dans ma tête. Et malgré mon air

blafard, je ne tombe guère malade. La grippe, c'est rare. La gastro, jamais.

J'ai peut-être les yeux rouges, mais un sourire immense raye mon visage.

— Tout va bien, maman. Tout va bien.

Après son cours de couture du mercredi, elle vient inmanquablement dans ma chambre me montrer sa dernière création. Ce soir, un torchon transformé en sac à tartes. Idéal pour transporter à plat des gâteaux pour un pique-nique ou un dîner chez des amis, d'après elle. Je préfère ça à son pantalon fleuri de yoga de la semaine passée. Au moins, je n'ai pas à l'essayer pour qu'elle admire son travail en 3D.

— Et pourquoi tu portes ce tee-shirt à manches longues par cette chaleur ? Regarde comme tu transpires.

— T'es de la *fashion police* ou quoi ? Si je transpire, c'est parce que plus tôt j'ai fait de la corde à sauter. J'ai décidé de me mettre au sport. Vu mon peu d'expérience en dépense physique, j'ai besoin de temps pour récupérer, c'est tout.

— T'as pas réveillé Franck, au moins. Tu sais comme il est d'humeur maussade s'il n'a pas ses sept heures de sommeil.

Ça y est, je pense que je connais ma destinée !

J'en ai des frissons rien que de l'évoquer. Depuis

une heure, une joie idiote s'est emparée de moi, un bonheur nerveux m'a saisi qui ne veut plus me quitter, d'où cet air béat dans mon lit. D'habitude, ce que je vis virtuellement, je le détermine. C'est moi qui décide si je gagne un oscar ou si je sauve un ours polaire. À puiser mon inspiration dans un reportage télé, un article de journal, une vidéo sur le net. Mais, tout à l'heure, sur la moquette, il a suffi que je ferme les yeux pour qu'une vision insolite s'impose à moi, sans mon accord. J'étais au-dessus de la maison, à planer dans les airs, les cheveux ébouriffés par le vent. Et je ne craignais pas de tomber, je contrôlais mon vol, maîtrisant chaque muscle de mon corps. Je ne me suis jamais senti aussi libre qu'à cet instant. Et si ce rêve éveillé était annonciateur d'un futur inouï ? Quand je m'imagine me révéler au monde, je me vois comme un artiste talentueux, un scientifique reconnu, un reporter aguerri. Jamais en super-héros !

Il faut que j'en parle à mon père.

Qu'il m'explique comment Superman a obtenu ses pouvoirs. Il ne doit pas être le seul à voler dans les airs, d'ailleurs. Je ne suis pas calé en super-héros. J'ai rarement l'occasion d'en côtoyer. J'évite les jeux vidéo, la castagne me barbe. Et je redoute les films d'action, c'est trop d'émotions. Je ne tiens pas en place. Je

ressens la scène autant que le personnage à l'écran. Je ne parviens pas à me distancer de l'histoire. J'adhère à cent pour cent. Si le gars se chope un pain en pleine face, j'esquive le coup. Si un monstre se cache derrière la porte du frigo, je hurle en même temps que la jeune femme qui le découvre. Souvent ma mère sursaute à cause de moi. Mes bonds l'oppressent. Mes cris l'épouvantent. À la fin du film, je suis lessivé. Elle aussi. Je préfère les comédies. C'est plus paisible. Et je ne lis pas de BD de super-héros non plus. Contrairement à mon père qui en feuilletait à longueur de journée, au désespoir de ma mère.

— J'ai pas le temps d'élever deux enfants, lui avouait-elle d'une voix lasse, sans savoir que je les écoutais depuis les toilettes.

C'est la raison de l'emménagement dans cette maison. Ma mère a quitté mon père parce qu'il se comportait comme un gosse.

— Je t'aime, mais j'en peux plus. Je suis épuisée.

C'est déroutant d'assister, impuissant, à la discussion durant laquelle vos parents se séparent. Ma mère a pleuré. Mon père a tenté de la consoler. Elle lui apprenait qu'elle s'en allait, la voix chevrotante ; il lui remontait le moral, en lui murmurant de ne pas s'inquiéter :

— Tu fais ce que tu dois faire. Je comprends. Je suis

mal, mais je ne t'en veux pas. Sauve-toi, c'est ce qui compte. Enfin, je ne te dis pas de prendre tes jambes à ton cou, mais de prendre soin de toi...

— J'avais compris, Charlie.

Comme je sanglotais les fesses à l'air, je n'ai pas entendu la suite de la conversation. Ils ont dû se rabibocher car nous ne sommes pas partis immédiatement. Seulement trois mois plus tard.

C'est vrai que ce n'est pas de tout repos d'avoir un père trop cool ! Qui ne prend rien au sérieux. J'avais beau avoir sept ans, je me rendais compte qu'il était différent des autres parents.

— Tu veux une deuxième glace ?

— Je suis pas sûr que maman soit d'accord.

— Si elle ne le sait pas, elle n'a aucune raison de désapprouver.

Mais je m'en enfilais une troisième, puis une quatrième, et une cinquième, persuadé que mon père m'arrêterait en cours de route. Pas du tout.

— À toi de te donner tes limites.

Remarque, une nuit à avoir mal au cœur, assailli de crampes d'estomac, à taire ma douleur pour ne pas avoir à dénoncer mon père, m'a servi de leçon. Je n'ai jamais englouti plus d'une seule glace à la fois depuis.

Me mère se penche pour m'embrasser sur le front.

— J'aimerais bien aller dormir chez papa samedi soir.  
Je peux ?

Ma mère m'observe, silencieuse. Je la devine qui essaie de déchiffrer le message codé qui se cacherait derrière cette annonce anodine. Je trouve qu'elle se prend un peu trop la tête depuis que Franck s'est installé avec nous. Comme si de lui avoir certifié que sa présence n'allait pas me déranger, ne lui suffisait pas. Si je m'étais écouté, j'aurais préféré qu'ils continuent à se voir comme avant. J'aimais bien les soirées où elle allait dormir chez lui. J'avais la maison pour moi. Et quand il était de passage chez nous, ils m'ignoraient, ça m'arrangeait.

— C'est une étape importante, dans notre histoire, de vivre ensemble. Je tiens à lui. Il est si différent de ton père.

J'espère que ce n'est pas pour cette raison qu'elle l'a choisi.

— Si Charlie est d'accord, je ne m'y opposerai pas. Par contre, j'aimerais beaucoup que tu passes le dimanche après-midi avec Franck, il est de repos. J'aurai sûrement l'inventaire à terminer à la boutique. Je ne serai pas là. Profitez-en pour faire plus ample connaissance tous les deux. Montre-lui les étangs. Depuis six mois que je le fréquente, vous n'avez jamais partagé un moment ensemble à l'extérieur de la maison.

Ni à l'intérieur d'ailleurs.

Pas franchement emballé, je hoche pourtant la tête.  
Tout, plutôt que ma mère triste.

Elle a pleuré tous les soirs pendant un an après avoir quitté mon père. D'abord à l'abri, dans sa chambre. Mais même enfoui sous la couette, je percevais ses sanglots. Puis de plus en plus tôt : devant la télé, se cachant le visage d'une main tremblante. Pour finir par ne plus pouvoir se retenir au dîner.

— Excuse-moi, mon chéri. Ça va aller. J'espère juste que je ne me suis pas trompée. Tu imagines si j'ai fait l'erreur de ma vie.

Et hop, les larmes coulaient. J'essayais de la consoler du haut de mes sept ans.

— Tu étais trop fatiguée pour continuer. Tu tombais malade tellement tu te rongais les sangs.

— Tu as raison, Élias, me répondait ma mère dans un demi-sourire, émue que je lui rapporte ses paroles. Parlons d'autre chose. La mère de Matilde m'a proposé de t'inscrire au défilé du carnaval de l'Ascension. J'ai accepté.

Début d'une longue tradition.

Cette première fois, j'étais Maya l'abeille !

Tiens, je volais déjà... ou presque !

J'ai pas la forme ce matin.

Je suis déçu. Il ne s'est rien passé d'aérien hier soir dans mon lit après le départ de ma mère. J'ai eu beau convoquer des promontoires insolites – me placer au premier étage de la Tour Eiffel, en haut du mont Saint-Michel, sur le viaduc de Millau –, je n'ai jamais décollé. Quand je me lançais dans les airs, je me voyais chuter. Incapable de m'imaginer voler, même les bras tendus devant moi. Peu importe que je m'ajoute un justaucorps en lycra bleu roi, assorti d'une cape rouge, ça ne fonctionnait pas. Je me sentais lourd et pataud. Rien d'un super-héros.

Quel idiot d'avoir admis l'impossible !

On est prêt à accepter l'irrationnel quand la réalité nous déçoit.

Non, je n'ai pas envie d'être ce gamin insignifiant.

— Dégage, bolosse, tu me gâches le paysage !

Lui, c'est Guillaume, alias GratteCul, toujours à se triturer le derrière, sûr qu'il a des vers. Avec son compère Farid, alias DeuxGrammes, du poids de sa cervelle, ils se



divertissent en me balançant trois ou quatre gentilleses par jour. Mais jamais ils me touchent. Trop peur de se manger le poing de Milo, mon meilleur pote.

Le connaissant, il va immédiatement détecter ma déprime.

— Salut, l'artiste.

— Salut, Milo.

— Qu'est-ce que t'as ? C'est les débiles qui te font chier ?

Milo, c'est l'ami idéal. Celui qui ne remet jamais en cause ce que tu lui racontes. Même s'il trouve ça étrange, il accepte que ce soit ce que tu ressens. Avant, il était plus petit que moi. Aujourd'hui, il me dépasse d'une tête et demie. Moins étoffé aussi. Maintenant, la largeur de son torse, c'est mon tour d'épaule. On s'apprécie depuis le CE1. Nous étions tous les deux nouveaux dans la classe. Les autres élèves se coudoyaient depuis le CP. Assis d'office à côté de lui, j'étais intrigué par ce gamin de mon âge, encore plus malingre que moi. À te parler la tête de travers, les yeux baissés, la voix inaudible. Je me voulais solide en sa compagnie. D'avoir envie de le protéger me rendait téméraire. Prêt à hausser le ton, à asséner mes convictions :

— On pourrait avoir plus de frites, s'il vous plaît, madame ? Merci.

J'ai rapidement deviné que son esprit, plus que son physique, le complexait. Il était lent à percuter. Alors je l'aidais. Le soir, après l'école, je l'invitais à la maison et je reprenais les leçons, avec mes dessins. Il avait besoin de visualiser pour retenir. On a cheminé ensemble de la cour à la cantine, des couloirs aux classes de CE2, CM1 et CM2, année où il a explosé les coutures de ses habits. Il a pris quinze centimètres entre septembre et juin. Sa transformation était limite inquiétante. J'avais l'impression de le voir grandir à vue d'œil. À croire que je rétrécissais.

Au collège, nos routes sont devenues parallèles. Mais à l'interclasse ou au réfectoire, nous continuions de nous côtoyer. Notre amitié improbable en intrigue plus d'un. Qu'y a-t-il de commun entre ce minus blême et ce gaillard balaise ?

— Non, c'est pas ça, je lui répons.

— Quoi alors ?

— Te fous pas de moi, mais je supposais avoir enfin compris ce pour quoi j'étais né.

— Et... ?

J'hésite. Même si Milo est le garçon le plus tolérant de la terre, lui annoncer que j'estimais hériter prochainement du superpouvoir de m'envoyer en l'air à volonté risque de ternir un chouïa ma réputation déjà pas mal cabossée.

— Rien. Je me suis planté. Je prends juste mes délires pour la réalité. Et toi, t'en es où avec Ophélie ?

Milo aime les jeunes filles au teint diaphane, aux gestes effacés, à la voix fluette. Donne-lui une danseuse de ballet anémique et tu en feras un mec radieux. Ophélie est de ce genre-là. Le regard lointain, l'émotion contrôlée, elle séduit par sa retenue toute calculée. Quand je pense à elle, je l'envisage dans une barque, une main effleurant la surface d'un lac recouvert de brume, tandis qu'un type en sueur s'épuise à ramer, le corps perdu dans le brouillard.

Milo oscille d'un pied sur l'autre. Il a l'air gêné.

— Quoi ? T'as changé de dulcinée ?

Milo écarquille les yeux. Saisissant tout de même le sens de ma remarque, il hausse les épaules, en hochant la tête. Pauvre garçon, dont le cœur, frappé d'amnésie chronique, se reboot tous les matins. Milo est infichu d'aimer la même fille plus de vingt-quatre heures.

— Y en a une autre, c'est ça ?

Milo acquiesce, sans rien ajouter. D'habitude, il est cash.

— Je la connais ?

Apparemment, oui.

— C'est qui ?

— Te fâche pas !

Comme s'il risquait de me piquer une fille qui me plairait. Tant que je n'aurai pas révolutionné ma vie en réalisant l'inédit, il est hors de question que je me lie à l'amour.

— Vas-y, annonce la couleur !

— Matilde. Je kiffe Matilde.

— *Ma* Matilde ?

Je me retiens de rire. Matilde est tout, sauf une fille à tutu. Adeptes du bas de jogging, elle collectionne les paires de baskets. Elle va lui bousculer le cerveau. Milo est d'allure robuste mais son cœur est en cristal. Le moindre soubresaut et il se brisera en mille morceaux.

— Oui. Tu crois que tu peux m'arranger un rendez-vous ? Ce soir, ce serait bien.

Autant attendre demain. Il se passionnera sûrement pour une autre demoiselle d'ici là.

— On a prévu de se retrouver après les cours. On compte assister à la répétition de la chorale municipale. On a envie d'essayer d'en faire partie. Il est possible de s'inscrire en cours d'année. Si tu veux, t'as qu'à te joindre à nous.



Je vole au-dessus des étangs !

Il me suffit d'accrocher un courant d'air chaud pour m'élever plus haut. Le soleil m'éblouit. Je ris à gorge déployée. Tête baissée, je détaille le paysage. Elle est belle la terre vue du ciel. Le bosquet m'attire. J'ai envie de frôler la cime des chênes. J'oblique à droite, penche le front vers l'avant et plonge en piqué. La vitesse augmente. Je crie de plaisir...

De là-haut, je vois Franck.

Et je me vois aussi. Il m'agrippe les poignets...

Oui, je me rappelle maintenant. J'étais sorti me promener avec l'ami de ma mère. Même si je ne suis pas allé dormir chez mon père hier soir – il n'était pas dispo, invité à un dîner qu'il ne pouvait pas annuler –, j'ai tenu ma promesse, j'ai accepté d'accompagner Franck aux trois étangs. Et je n'ai rien dit quand ce dernier a glissé un ballon dans son sac à dos. Mais qu'il ne compte pas sur moi pour courir après. Si je résiste aux supplications de Milo depuis des années de m'entraîner au club de

foot avec lui, ce n'est pas pour taper dans une balle aujourd'hui !

Au fait, d'après toi, qui a la plus belle voix de nous trois ?

Contre toute attente, la chef de chœur a été séduite par mon timbre. Elle a été jusqu'à encenser ma justesse. Si je m'applique, il est question de m'attribuer un solo pour le concert de fin d'année. Les ténors ne courent pas les rues, paraît-il. J'ai signé. Matilde aussi. Même Milo a décidé de s'inscrire. Pour les beaux yeux de... Saphira. Un coup d'œil et son cœur a craqué. Ça, c'est d'après Matilde. Sinon comment expliquer la participation de ce type bâti comme un molosse qui traîne avec moi quand elle n'est pas dispo – parce que c'est elle que je choiserais si je gagnais un voyage pour deux au Pôle Nord ! « N'est-ce pas, Élias, je passe avant lui ? » Comment répondre à cette question ? Je les place au même niveau. Et, non, Matilde, il n'est pas tombé en admiration devant la jeune soprane en visite ce jour-là. C'est de toi dont il me parlera chaque fois qu'on se croisera le lendemain au bahut et, hier soir, au téléphone, pendant plus d'une heure. J'ai pour mission de vous inviter à dîner tous les deux dans la semaine. L'amour de mon ami m'épuise. Je ne l'ai jamais vu aussi déterminé.

Pour éviter d'avoir à refuser de jouer au foot avec Franck, je l'ai conduit directement à l'étang le plus grand.

Celui sans terrain de jeux. Celui envahi de ragondins. Ces gros rats poilus qui saccagent les berges à coup de terriers à multiples entrées. Je préfère les poules d'eau et leur bec rouge qui s'étale sur leur front. On dirait qu'elles portent un masque vénitien. Mais de là à souhaiter l'extermination de ces castors de ville...

— Ça me débecte les espèces envahissantes. Quelle idée d'introduire un nuisible pareil ! On ferait mieux de tous les éliminer. C'est comme la bernache du Canada. Regarde combien y en a. Ça chie partout, ça bouffe n'importe quoi...

Je sentais la complicité qui s'installait entre nous... ou pas.

Ce n'est pas un modéré, le mec de ma mère.

— Je te l'accorde, c'est un sanguin, mais je préfère ça à la nonchalance de ton père, m'a-t-elle affirmé discrètement un soir où il avait jeté à la poubelle l'entière omelette qu'il nous préparait, après l'avoir goûtée. Pas assez baveuse !

Ma mère a dû lister tous les défauts de mon père et chercher son exact opposé sur Internet. Franck et elle avaient 73 % de compatibilité d'après le site de rencontres sur lequel elle s'était inscrite.

— Je serais bête de refuser son invitation à boire un verre avec un score pareil.



— Maman, parle-moi des types avec qui tu couches. Les préliminaires, je m'en fiche.

Franck a bifurqué en direction d'un parterre d'herbes piétinées.

— La nature, ça va cinq minutes. Allez viens, on va taper de la balle.

J'aurais dû demander à Matilde de m'appeler sur mon portable. J'aurais prétexté une excuse bidon pour m'échapper. Après tout, ce qui importait, c'était d'avoir accepté de me rapprocher de lui, j'étais pas obligé de rester.

— Ici, c'est parfait, on prend ces deux arbres comme poteaux. Tu tires en premier. J'intercepte.

Le cauchemar !

Comment lui expliquer, sans le vexer, que c'est pas mon truc ? Moi, je suis un artiste. Je peux consacrer quatre heures sans pisser à dessiner une oreille. Mais filer un coup de pied dans un ballon, en visant un type – qui aurait intérêt à se pousser : ce serait plus simple pour marquer un but – ne m'attire pas du tout.

— Mets-y un peu plus de bonne volonté, s'te plaît !

OK, dix minutes. Je lui accordais dix minutes. Ça me ferait du bien de courir pour améliorer mon endurance.

Peu enclin à l'effort prolongé, je contrôle mal mon énergie. Et taper droit n'est pas simple. Sur neuf essais,

seuls quatre ballons sont partis dans la direction que je visais. Et sur les quatre, deux ont rejoint les branches, conduisant Franck à me rappeler qu'on ne jouait pas au rugby ; un troisième touchait le tronc ; tandis qu'un quatrième atterrissait directement dans les mains du goal. Au moins, je me rapprochais de la cible.

— Tu tires une dernière fois, après on change.

Ignorant son air exaspéré, j'ai pris une longue inspiration, un peu d'élan et, après l'avoir fixé un moment, j'ai frappé de toutes mes forces le ballon qui a viré vers l'étang le plus proche. Je le voyais rouler tranquillement jusqu'à la rive. Au lieu de courir après – il était déjà trop loin –, je priais fort pour qu'il s'arrête au bord. Mais c'était sans compter sur une bernache, sûrement un mâle avide de protéger son territoire, qui décidait de participer lui aussi à cette partie endiablée d'un coup de bec suffisant pour que le ballon tombe dans l'étang.

Plutôt que de tenter de récupérer son bien, Franck s'est avancé vers moi.

— Tu l'as fait exprès, hein ?!

Je n'étais pas sûr que ce soit une question...

Je suis allongé sur mon lit, face au mur, la tête relevée, les yeux fermés, les bras écartés. J'essaie de retrouver les sensations du vol magique de tout à l'heure. Il s'est achevé comme il a commencé, sans prévenir.

— Je peux entrer ?

Je n'ai pas entendu ma mère monter les marches de l'escalier. Encore moins frapper à ma porte.

— Qu'est-ce que tu fais sur le ventre ?

— Rien de spécial, dis-je, en me retournant.

Pas question de lui révéler ma deuxième sortie aérienne, au-dessus de la campagne. Lui dépeindre la vue sublime serait inutile. Ma mère n'est pas Van Gogh. Aucune aptitude à la contemplation. Un champ de tournesols en fleur, la tête au soleil, ne lui évoque en rien le charme de la nature. Il lui rappelle plutôt qu'elle est à court d'huile de cuisson. Elle me prendrait plus facilement pour un fou, qu'un rêveur acharné.

— Maman, je t'ai dit que j'avais pas faim.

Elle m'a apporté un plateau-repas.

— Après les efforts que t’as fournis aux étangs, il faut que tu manges.

Je la détaille, étonné. Je ne décèle aucune ironie dans son propos, aucune malice dans son regard. Évidemment, Franck a menti. Il a dû prétendre que j’étais Messi. Omettant sûrement de signaler que son ballon chéri avait fini dans la gueule d’un ragondin, après dix minutes d’actions ridicules de ma part.

— Je t’ai préparé un gratin dauphinois. T’adores ça.

C’est vrai.

— Merci, maman.

Elle pose le plateau par terre, s’assoit au bord du lit, attend que je me sois redressé contre mon oreiller, avant de le récupérer et de le placer sur mes genoux.

— Je t’ai mis un bout de jambon pour les protéines. La tarte aux pommes, c’est Franck. Quand je lui ai dit que tu aimais ça, il a décidé d’en préparer une. Sympa, non ?

J’acquiesce d’un léger mouvement du menton.

Je devine que ma mère est contrariée. D’avoir insisté pour rester dans ma chambre, au lieu de dîner en leur compagnie, l’a chagrinée. Elle ne voudrait pas que son accord fasse jurisprudence. Je lui ai pourtant précisé que c’était exceptionnel. Un cours d’histoire à réviser, combiné à un goûter copieux, sont les seuls responsables.

— S'il y avait quelque chose qui n'allait pas, tu me le dirais, mon chéri ?

À croire qu'elle a attendu que j'aie la bouche pleine pour me poser la question. Je hoche la tête, en émettant un « hum hum » de circonstances. Et puis je baisse les yeux. Son regard chocolat, aux éclats de tendresse, me remue les entrailles. J'ai tellement pas envie de lui faire de la peine. Mais elle a raison. Ce qu'on garde sur le cœur finit toujours par l'abîmer.

— Maman ?

Quand je la dévisage à nouveau, je la vois qui fixe sa main droite.

— Oui, mon chéri, dit-elle distraitement.

Ses yeux pétillent. Son esprit est en balade.

— Pourquoi tu souris ?

Elle mord sa lèvre inférieure, réfléchit un quart de seconde, puis me tend sa main.

— Tu ne remarques rien ?

Elle a cinq doigts, comme la plupart des gens. Et des bagues, comme beaucoup de femmes, et d'hommes aussi. Par contre, je ne tiens pas le registre de ses possessions. Je suppose qu'un anneau nouveau s'est glissé dans le lot.

— Oui, cette bague-là ! Franck vient de me l'offrir. J'ai manqué l'avalier.

— Quoi ?

Je connais la gourmandise de ma mère pour les bijoux, mais de là à les gober !

— Franck l'avait dissimulée dans mon verre de vin.

Quel con !

— Elle appartenait à sa grand-mère. Comment tu la trouves ?

Ma mère rayonne comme la bague qu'elle contemple. Elle est heureuse. Sa voix le claironne. Son sourire le certifie.

— Elle est pas mal.

Mon manque d'enthousiasme déclenche une confession qui me couperait presque l'appétit, si elle ne soulageait pas aussi visiblement ma mère. Pour être honnête, m'avoue-t-elle dans un murmure, après avoir jeté un coup d'œil rassuré à la porte tirée de ma chambre, elle n'était pas certaine de son choix, au début. Mais Franck gagne à être connu. C'est un homme qui se dévoile au jour le jour. Elle ne pourrait plus se passer de lui, maintenant.

— Je commence à l'aimer autant que j'ai aimé ton père. C'est dire !

J'ose pas imaginer la tête que je fais en ce moment. J'essaie d'être compatissant mais je sens une grimace dégoûtée qui tente une percée sur mon visage.

— Je vais te laisser manger tranquille, mon chéri. Je

viendrai prendre le plateau plus tard. N'oublie pas de te brosser les dents.

— Parce que du haut de mes cinq ans, ça m'arrive souvent.

Ma mère éclate de rire. D'un rire que je déteste. Ces rires qui ne sont pas sincères, qu'on affiche pour la galerie. Je ne suis pas toujours drôle. Je le sais. Je ne vais pas me vexer si ma blague t'indiffère, maman.

Une fois qu'elle a fermé la porte derrière elle, je fixe la part de tarte de Franck. Elle est belle. Elle brille. Elle sent la pomme. Mais je ne la mangerai pas !

Tout à l'heure, quand je survolais les étangs, il n'était pas question de superpouvoir. Je ne saurais expliquer pourquoi mais j'avais l'impression d'être moi-même, que je n'étais pas en train d'accomplir un acte exceptionnel, mais plutôt de tous les jours. Comme si voler était un acte normal, quotidien, professionnel. Mais bien sûr !! C'est le signe que je veux être pilote d'avion ! C'est mon cerveau qui me transmet le message.

Je n'avais jamais pensé à ce boulot avant ! Je ne suis pas obligé d'intégrer une compagnie aérienne. Je peux très bien m'engager pour des missions de sauvetage en pleine mer.

Elle me tente bien, cette tarte aux pommes, finalement...

C'est plus fort que moi ! Mon instinct m'ordonne de ne pas ouvrir la porte de la cuisine. Mon cœur palpite dès que je m'en approche. Comme si je risquais ma vie. Ça n'a aucun sens. Il n'y a personne dans la pièce en plus. À part Choucroute, le chat tordu de Franck. Quand tu sais que son nom de famille à Franck, c'est Garny, t'espères fortement qu'il a intentionnellement baptisé son chat Choucroute – pour la blague –, parce que s'il ne l'a pas fait exprès, ça en dit long sur son degré d'intelligence. Remarque, il aurait pu aussi l'appeler Salade.

Franchement, ce n'est pas parce que c'est l'animal du mec de ma mère, mais je n'ai jamais croisé un chat aussi bête. Déjà, il est moche. Plus gros qu'une dinde teinte en roux, les poils en pétards qu'il perd à tout-va, il respire tellement fort que tu l'entends s'amener avant de le voir. Si tu ne lui glisses pas sa gamelle sous le pif, il ne la détecte pas à plus de dix centimètres de son museau. Pour moi, il a le nez bouché depuis qu'il est né, d'où sa respiration d'asthmatique et son odorat de poule.



— On ne peut pas prétendre que je suis allergique aux poils de chat ?

Ma mère a démenti d'un rapide mouvement de la tête. C'est ennuyeux les gens qui s'opposent aux mensonges. Quel manque d'imagination !

— Il m'a prévenu dès le début qu'ils étaient deux.

J'imagine la discussion. Franck, la voix grave et solennelle :

— Faut que je te dise, poupée : si tu me veux, tu dois aussi accepter Choucroute. Sans lui, je ne suis rien. Il est mon roc, ma bouée de sauvetage, quelqu'un sur qui je peux compter...

Je ne parviens toujours pas à ouvrir la porte de la cuisine !

C'est hallucinant. Ma main, sur la poignée, tremble. J'ai carrément les poils des bras hérissés. Si je recule dans le couloir, je me sens mieux. Je ne vais quand même pas aller réveiller ma mère sous prétexte que je flippe d'entrer dans la cuisine. Elle ne me le pardonnera pas. Elle est de congé le lundi, à savourer un lit déserté par son ami parti travailler aux aurores.

— D'après toi, Elias, tu penses que c'est normal que je me réjouisse d'avoir le lit pour moi toute seule quand Franck se lève plus tôt pour aller à l'hôpital ?

— Maman, est-ce que je m'appelle Marie-Claire ? ou Biba ? Non !

C'est quoi ce délire ?! J'ai faim, moi. Pas question de quitter la maison sur un estomac vide.

J'enfile mon blouson, embarque mon sac de cours, me glisse dans mes baskets, sans attacher les lacets, et je file chez Matilde. Depuis que je la connais, elle fréquente « une école qui coûte de l'argent », comme elle me l'a présentée la première fois. « J'ai besoin d'être encadrée », a-t-elle précisé. Nous avons tous les deux sept ans. J'ai compris que ses parents l'aimaient tellement qu'ils souhaitaient l'accrocher au mur.

— Maman, on pourrait m'encadrer, moi aussi.

Ma mère a ri de bon cœur et m'a gentiment expliqué que Matilde avait besoin d'attention. Sa personnalité débordante l'empêchait de se concentrer. Dans son école, les élèves étaient moins nombreux en classe et les enseignants plus disponibles. L'avantage principal de Saint-Thomas, qui scolarise de la maternelle à la terminale, est son emploi du temps. Là-bas les cours commencent à 8h30. Une demi-heure après nous.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je peux prendre mon petit-déjeuner avec toi ?

— Oui. Pourquoi ? Y a plus à bouffer chez toi ?

Je secoue la tête.

— Non, c'est pas ça.

Je préfère me taire. Matilde est capable de me forcer à retourner affronter mes démons. Je brode.

— C'est au sujet de Milo. Comment tu le trouves ?

— Pour un garçon, tu veux dire ?

Parfois, les questions de Matilde me déstabilisent. Non, je pensais plutôt « pour une éponge ».

— Oui, pour un garçon.

— Je te sers du café ?

Je la regarde les yeux écarquillés.

— T'as le droit de boire du café ?

— Tu connais ma philosophie. Ce que mes parents ne veulent pas que je fasse, j'estime que c'est en leur présence. Quand ils ne sont pas là, j'ai tous les droits. Alors, une tasse ou un bol ?

Autant en prendre un bol !

Je m'installe au comptoir, près de la fenêtre. D'où je suis, je vois ma propre cuisine. Franck a laissé la lumière allumée. Peut-être que Choucroute a peur du noir ? Je rigole tout seul. Il y a des phrases, rien que de les prononcer – ne serait-ce que d'y songer –, ça m'accroche un sourire au visage.

— Si je n'étais pas jalouse de votre complicité, j'aurais pu m'en faire un pote.

Je détourne la tête et, silencieux, fixe Matilde. Elle m'épatera toujours. J'adore sa franchise.

— Mercredi soir, ma mère a couture et Franck termine à 23h, ça te dirait de venir dîner à la maison ? J'ai invité Milo.

Elle hésite une seconde.

— Qui cuisine ?

— Ta réponse va vraiment dépendre du chef cuisinier ?

Matilde acquiesce tranquille. Je réfléchis vite.

— Milo. C'est Milo qui régale.

Après tout, il me doit bien ça. C'est pour lui, ce repas.

— OK, j'apporte le dessert.

— Une tarte au citron de ta mère ?

La meilleure de la région. Mais ne le dis pas à la mienne.

Tandis que je rajoute une troisième cuillerée de sucre dans mon bol de café, Matilde repère un rouge-gorge se poser dans le lilas de son père. En fleur, il nous en offre des bouquets. Personne d'autre que lui n'a le droit de le tailler.

— Il revient tous les ans au même endroit, m'informe-t-elle en pointant l'oiseau.

— Comment tu sais que c'est le même ?

Matilde hausse les épaules.

— C'est ce qui me paraît le plus vraisemblable.

Tous les deux, le regard à l'extérieur, nous suivons le rouge-gorge quitter le lilas et se diriger vers la fenêtre de

ma cuisine. Sur le rebord, ma mère entretient un bac à fleurs contenant du persil et de la ciboulette. Pas besoin de se rendre au jardin pour en cueillir un brin. Le piaf picore frénétiquement la terre. Il en fout partout. C'est ma mère qui va être contente. Soudain, Choucroute surgit d'un bond sur l'évier derrière la vitre. L'oiseau s'enfuit avant même que le chat se soit stabilisé sur ses pattes. Je pousse un cri. Matilde sursaute et me dévisage comme si j'avais un œil de plus au milieu du front.

— T'es con, tu m'as fait peur !

Je ne peux pas m'empêcher de suffoquer. J'ai la jambe droite qui flageole sur la barre transversale du tabouret. Je sens la sueur couler sur mes tempes.

— Qu'est-ce que t'as, Élias, ça va pas ?

— C'est le café, j'en bois jamais.

Mon cul, que c'est le café ! C'est ce chat qui m'a effrayé. J'ai cru mourir sur place. Voilà pourquoi je refusais d'entrer dans ma cuisine. C'est à cause de lui. De sa présence. Du danger qu'il représente. Élias, calme-toi ! Ton imagination part en vrille. Non, ta crainte du chat n'a rien à voir avec les deux fois où tu as volé dans les airs. Quelle serait la relation, d'ailleurs ? Arrête de psychoter. Tu n'es pas en train de devenir un oiseau !